

MEMOIRE DU PAYS

Glaudi Barsotti

Matieu LACROIX	2
Joan LADOUX	4
Gustave LA FARE-ALAIS	5
Guilhem LAFORÊT	7
Ipolit LAIDET	9
Alexandre LANGLADE	11
LARGUIER (Voir Boquet Provençau)	
Abèu LAUGIER	13
Fidèu LAUGIER	15
Joan LAURÈS	16
Victorin LAVISON	17
Juli LEJOURDAN	19
Victor LIEUTAUD	21
Berta & Auziàs LIEUTAUD	23
Loís LIMAT	25
Eugèni LONG	27
Leon LONG	29
Josèp LOUBET	31

LE TROBAIRE-MAÇON MATIEU LACROIX

Certains personnages ont connu à un moment donné une belle notoriété qui plus tard s'est évanouie : cela tant pour la création qu'en ce qui concerne la politique. Nous en savons quelque chose avec le pauvre Chirac et la tête d'œuf Juppé qui « manjan a la grépia » par le biais du cumul des mandats.

Cependant, ce n'est pas de l'un de ces insignifiants individus que je vais parler aujourd'hui car ils n'en valent pas la peine, mais d'un écrivain occitan qui malgré l'oubli dans lequel il est tombé, les dépasse de loin : Matieu Lacroix. Il est né à Nîmes le 12 avril 1819. Orphelin à 7 ans, il connaît une enfance très pauvre et devient maçon. Il s'installe à la Grand-Combe, près d'Alès, où il exercera son métier jusqu'à sa mort survenue le 13 novembre 1864.

Il est l'un de ces poètes-ouvriers tant vantés par Lamartine et Georges Sand, de même d'ailleurs que Jasmin, le célèbre trobair occitan d'Agén. Il se taille assez vite une réputation locale de poète grâce à ses rimes en occitan. En 1852, il participe au *Romavatgi dei Trobaires* (*Congrès des Trobaires*), qui se déroule à Arles au mois d'août, et l'année suivante, il obtient à Aix (pas encore « en-Provence »), où se tient le second *Romavatgi*, un triomphe grâce à son poème « Paura Martina » (« Pauvre Martine »).

Il s'agit d'un drame de la mine, d'une catastrophe au pays minier, dans laquelle le mineur qui est tué dans un accident de travail, laisse sa veuve, Martina, et 3 orphelins. À Aix l'assistance est bouleversée et l'auditoire entier sanglote ! On va jusqu'à parler de chef-d'œuvre ! En fait, ce poème élégiaque contient certes du sentiment, mais cela suivant la mode plutôt pleurnicharde de l'époque. Nous en sommes encore au communisme utopique et romantique dont à la suite de maîtres d'expression française, les poètes-ouvriers tentent de s'inspirer. Pour être juste, disons que dans « Paure Martina » il y a quelques bons passages bien que l'ensemble soit plutôt médiocre. Il reste que le succès obtenu est prodigieux et que du jour au lendemain, Matieu Lacroix est considéré comme un grand poète et l'égal de Jasmin.

« Paura Martina » fait l'objet d'une édition à Alès en 1855. Et il sera publié par extraits dans le journal de Mariús Féraud, *Lo Caçaire* (*Le Chasseur*), en 1863. L'année précédente, Matieu Lacroix avait publié « La caritat » (« La charité »), poésie élégiaque dans laquelle figurait justement « Paura Martina », suivie du discours très conventionnel des ouvriers de la Grand-Combe en faveur du dictateur du moment, Napoléon III. Car Matieu Lacroix n'était pas un révolutionnaire bien que certains aspects de sa poésie présentent un caractère social.

À la suite du succès de « Paura Martina », Matieu Lacroix, comme cela se pratiquait alors, ira déclamer son poème dans de nombreuses localités. Certains, comme le critique Maurici Bousquet, de Marseille, considéraient qu'il déclamait mieux que Jasmin dont la réputation était au zénit. C'est en tout cas ce qu'il affirmait avant une représentation qui devait se dérouler au Théâtre du Gymnase, à Marseille, en décembre 1855.

Cependant, les résultats furent loin d'être en rapport avec les espérances. En effet, dès les débuts de la déclamation de « Paura Martina », il apparut évident que le public marseillais, très connaisseur et de milieu populaire, n'était que peu réceptif à la manière de Matieu Lacroix. Et le malheureux, déconcerté par l'absence de sympathie qui se manifestait pour ses envolées larmoyantes, ne put trouver les inflexions qui avaient pu émouvoir le public aixois lors du *Romavatgi* de 1853. Finalement, le sentiment général fut qu'il n'avait pas été à la hauteur de sa réputation et que sa poésie n'avait rien d'amusant. Évidemment...

Il faut dire que le public marseillais était plus sensible aux textes amusants et à ceux, réalistes, d'un Victor Gelu ou d'un Juli Lejourdan, qui présentaient un monde qu'il connaissait bien et dans lequel il se retrouvait. Certes, là il y avait un drame de la mine, mais

traité d'une façon naïve, sans engagement social affirmé à défaut d'être politique ce qui était impossible sous l'Empire autoritaire. Et le public marseillais a eu raison contre les bourgeois ruraux qui soutenaient une telle poésie de la résignation.

Ce qui ne veut bien sûr pas dire que les écrits de Matieu Lacroix soient sans mérite. Mais celui-ci demeure assez réduit et est surtout intéressant parce qu'il montre ce qu'était le plus souvent cette poésie des poètes-ouvriers.

En 1899 parut un recueil des œuvres occitanes de Matieu Lacroix accompagné d'une notice biographique de Frederic Mistral et d'une lettre d'Aubèrt Arnavielle, d'Alès, qui avait été entraîné justement vers la création occitane par Matieu Lacroix. C'est finalement dans ce recueil, plus varié, que l'on trouve les meilleurs morceaux de l'auteur dont il reste que pourtant, la réputation usurpée de sa « Paura Martina » a contribué au développement de la renaissance littéraire occitane des années 1850. Comme quoi les mythes, qui doivent être remis à leur juste place, ont parfois une influence utile.

JOAN LADOUX, LE RÉFORMATEUR LINGUISTIQUE

J'ai déjà présenté dans cette chronique différents écrivains occitans originaires du Rouergue. Et aujourd'hui, c'est également d'un auteur né dans cette région, mais qui a vécu à Béziers, dont je vais vous parler.

Joan Ladoux est né à Bromme, commune de Mur de Barrez, dans le nord de l'Aveyron, le 2 août 1870. Son père, maître d'école, fut muté à Lacroix en 1873, ce qui explique que le tout jeune Joan ait passé son enfance jusqu'à l'âge de quinze ans dans ce village : c'est là qu'il a vécu, a-t-il écrit, les plus belles années de sa vie, qui l'ont marqué, car il y apprit sa langue occitane qu'il devait chanter si superbement. Vers cinq ou six ans, il fréquente évidemment l'école de son père. Un peu plus grand, il va à Rodez poursuivre ses études, puis à Paris, en Sorbonne. Licencié es-lettres en 1894, il va enseigner à Provins, Charolles, Milhau, Lodève et enfin en 1910, à Béziers, au lycée Henri IV. C'est là qu'il prend sa retraite en 1933, et il restera dans cette ville, sauf à l'occasion des vacances d'été où il retournait en Carladais. Il meurt à Béziers le 13 juin 1951.

Tous les moments de loisir que lui laissa sa fonction de professeur, fut employé par Joan Ladoux pour illustrer la langue occitane, sa langue maternelle. Et il s'intéressa particulièrement à un troubadour né comme lui à Mur de Barrez, Guilhem de Mur, qui au milieu du XIII^{ème} siècle passa la plus grande partie de sa vie à la cour des comtes de Rodez. En étudiant l'œuvre de troubadour, il fut évidemment poussé à se poser des questions sur l'orthographe de la langue occitane. C'est ainsi que partant de l'orthographe classique des troubadours, il comprit que la dignité de la langue passait par la réforme linguistique qui était le fait du docteur Honnorat, provençal et de Prosper Estieu et Antonin Pesbosc, languedociens et que Loïs Alibert devait la mener à son terme.

Pour cela, il publie en 1923 sa « Phonétique occitane », en 1925 son « Essai de grammaire occitane », et en 1937, un « Essai de vocabulaire étymologique de la langue d'Oc », tous travaux dans lesquels il se montre à la fois un précurseur et un vulgarisateur. Ces livres savants étaient écrits simplement et sans la moindre prétention car Joan Ladoux était un homme très modeste.

En dehors de ce travail de linguiste, Joan Ladoux écrivait des vers et des morceaux de prose qu'il publiait dans la revue qu'avec quelques amis il avait fondé à Béziers, *La Cigala Lengadociana* (*La Cigale Languedocienne*) ; comme il restait très attaché au Rouergue, il donnait également une collaboration dans *Le Journal de l'Aveyron* et *Le Narrateur*. C'est lui qui prit la direction de *La Cigala Lengadociana* lorsque l'instituteur Pèire-Joan Bédard (1859-1938), qui en était le secrétaire général, se retira.

En 1926, il donne un recueil de vers, « Passejadas dins Besièrs » (« Promenades dans Béziers »). Mais ses meilleures productions sont celles qui évoquent les lieux de son enfance. Et en 1932 paraît la « Cançon carladaesa » (« Chanson carladaise »), recueil de plus de deux cents pages qui est un hymne à son pays natal. Cependant, Joan Ladoux n'est certes pas un grand poète car il ne renouvelle guère le genre félibréen consistant à glorifier le terroir et il est bien supérieur dans sa prose, notamment dans « En Carladés, remembranças » (« En Carladais, souvenirs »), publié en 1939.

Finalement, et à part quelques extraits de son œuvre qui sortent de l'ordinaire, c'est surtout comme linguiste et organisateur que nous demeurerons son nom.

En effet, il était membre de l'*Escòla Occitana* (*École Occitana*), qui appartenait au Félibrige mais s'en distinguait par son adoption de l'orthographe classique. En 1941, il a été coopté majoral du Félibrige.

LE MARQUIS DE LA FARE-ALAIS

Parmi les collaborateurs du journal de Desanat, *Lo Bolhabaissa (La Bouillabaisse)*, dont nous passons en revue les plus connus ou les principaux, figure Gustau Cristòu Valentin, marquis de La Fare-Alais.

Celui-ci, qui descendait d'une famille de la haute noblesse du Languedoc, est né au château de Lacoste, dans la commune de Saint Martin de Valgagues, près d'Alès, le 16 novembre 1791. Il reçut une bonne éducation et une culture classique. En 1807, il choisit le métier des armes et entre à l'école de Saint-Cyr. Mais, malade, il doit renoncer. Il fait alors son droit à l'Université de Toulouse où il contracte probablement son goût pour les Troubadours et l'écriture occitane. En 1814, au retour des Bourbons, comme il est guéri, il entre dans la compagnie de Noailles. Il suit le roi Louis XVIII lors des Cent Jours, et sa fidélité lui vaudra d'être nommé lieutenant dans l'infanterie. Cependant, il abandonne l'armée en 1818. Il se marie l'année suivante et il mènera désormais la vie sans histoire d'un gentilhomme campagnard. Il se consacre à diriger les travaux de son exploitation agricole, à la direction des affaires de Saint Martin de Valgagues dont il est maire, et aussi dans ses temps de loisirs, aux lettres et à la poésie. Il meurt le 29 janvier 1846 dans son château de Lacoste, victime d'une affection du foie.

Collaborateur régulier du journal *L'Écho d'Alais*, il y publie des articles sur divers sujets et des poèmes, tant en occitan qu'en français. Ce sont ses poèmes occitans qui, dans les années 1830-40, lorsque se dessine un mouvement de renaissance, incitent Desanat à lui demander des textes pour *Lo Bolhabaissa*.

Car La Fare-Alais jouit alors d'une renommée qui a bien dépassé la région d'Alès. Auteur populaire, il sait lier le burlesque au sérieux, se voulant en cela un continuateur de l'abbé Fabre, de Sommières (Gard), l'un des auteurs européens les plus importants du XVIII^e siècle, auquel il se réfère d'ailleurs comme à son maître. C'est de cette influence que procèdent les contes à rire ou les récits de voyages pittoresques qu'il met en vers. Mais, il n'atteint pas au niveau de l'abbé Fabre car le romantisme est là.

Pourtant, et contradictoirement, c'est le romantisme qui lui fait écrire ses plus belles pièces lorsqu'il utilise le fonds du folklore cévenol. Le fantastique en effet, se développe là pleinement. Et cela donnera les textes superbes que sont « Lo gripet » (« Le farfadet »), « Lo basalic » (« Le Basilic »), « La fèsta dels mòrts » (« La fête des morts »), « La romèca » (« La roumèque », terme qui désigne un monstre animal), « La bauma de las fadas » (« La grotte des fées »). Mistral s'est d'ailleurs inspiré de « La romèca » pour le chant VI de « Mirèlha ».

Populaire, La Fare-Alais l'est par son christianisme que rejoint une hantise de la mort, et aussi par ses thèmes, qu'ils concernent le folklore comme on l'a vu, ou ses contes. Tous ont en commun de chanter la beauté du pays cévenol, hommes et paysages. Aucune vulgarité dans l'écriture. Et un réalisme qui n'exclut nullement la sensibilité.

C'est que La Fare-Alais est parfaitement conscient de la dignité de sa langue car il connaît la filiation qui existe entre les Troubadours, créateurs de la première langue moderne d'Europe, et ce que les bourgeois appellent le « patois », terme qu'ils imposent au peuple par leur idéologie dominante. .

Il est très clair sur ce point et pose la question : « que reste-t-il à la langue des Troubadours ? » Mais, face au français, « livré de bonne heure au scalpel généralisateur du grammairien », il considère que l'occitan, vif et divers, comporte des possibilités que le premier ne possède plus. C'est évident, mais encore fallait-il oser l'écrire. Quant au destin malheureux de sa langue, il écrit à propos du français : « cette langue proclamée nationale par la volonté du plus fort ». Là encore, il ne se trompe pas : vision marxiste d'un noble avant Marx !

Aussi, contrairement à de nombreux troubaires qui sont ses contemporains, La Fare-Alais tient une modernité que seuls les premiers félibres auront aussi, mais sous l'influence parisienne !

Avec La Fare-Alais qui refuse de faire de sa langue « une curiosité qu'on n'applaudit qu'autant qu'elle fait rire », nous avons l'un des premiers écrivains occitans modernes dans toute l'acception du terme. Certains littéraires ou politiques, de droite ou soi-disant de gauche, devront en prendre de la graine !

En 1844, il avait rassemblé ses poèmes occitans sous le titre « Las castanhadas » (« Les rôties de châtaignes »), et y avait dans une préface, explicité ses positions sur la langue. L'ouvrage parut après sa mort, en 1851.

GUILHEM LAFORÊT, LE POÈTE-CHARRETIER

Le *Félibrige*, mouvement élitiste comme la plupart de ceux qui ont le désir de parler au nom du peuple, n'a compté que peu d'éléments populaires. Chose normale dans la mesure où les soucis économiques immédiats empêchent ces derniers d'avoir une conscience claire de leur situation. Sans parler de l'idéologie dominante qui pèse sur eux... Aussi, lorsqu'un homme du peuple se présentait dans l'association, il était aussitôt mis en avant pour justifier la prise de parole au nom du peuple !

C'est ce qui s'est passé avec Guilhem Laforêt. Il est né le 9 septembre 1877 à Saint-Gilles (Gard), où son père exploitait une carrière. Il va à l'école primaire où il se montre un élève peu studieux, jusqu'à l'âge de 11 ans. Il quitte alors l'école et son père lui confie un attelage pour transporter le sable, les graviers et les pierres de la carrière. C'est au moment du service militaire qu'il accomplit à Lyon, qu'il écrit en français ses premiers vers ; ils étaient si mauvais que plus tard il les jeta au feu. C'est aussi à Lyon qu'il fait la connaissance de celle qui devait devenir sa femme. Rendu à la vie civile, il reprend son métier de charretier, mais avec la crise viticole les affaires vont mal et il va gérer une minoterie près d'Arles. C'est un échec et il revient à Saint-Gilles pour transporter à nouveau des matériaux divers en plus de ceux de construction. En août 1914, il est mobilisé et durant 4 ans il connaît la vie dans les tranchées où il combat dans le cadre de la guerre impérialiste. Il a la chance de s'en tirer sans une égratignure et il se présente à la députation sur la liste des « Poilus » après une campagne électorale effectuée entièrement en occitan, mais il n'est pas élu. Il va alors s'installer aux Saintes-Maries-de-la-Mer où l'on construit une digue, mais s'opposant à l'ingénieur chargé des travaux, il se retire en Camargue où il est de nouveau charretier. En 1931, le maire de Nîmes lui offre un emploi de bibliothécaire qu'il accepte ce qui lui permet désormais de se consacrer entièrement à la littérature. Il meurt le 24 septembre 1937 à la suite d'une crise d'appendicite.

Littérature ai-je écrit. C'est que Laforêt, malgré son manque d'instruction qu'il parvint à compenser partiellement plus tard par l'étude, avait l'envie d'exprimer par l'écrit ses pensées et ses émotions. Il avait lu par hasard « Mirèlha » (« Mireille »), le grand poème de Mistral. Ce fut une révélation. Il écrit alors quelques vers en occitan, est convié à une réunion de félibres à Arles où il rencontre Père Devoluy et Aubert Dugat, tous deux officiers dans l'armée, qui essaient de régénérer le *Félibrige* mis à mal par l'incurie de la gestion de Félix Gras. Dugat sera désormais le mentor de Laforêt auquel il donnera des conseils pour la versification. Et c'est suite à une maladie qui avait failli emporter son fils aîné alors tout jeune, que Laforêt se mit à écrire définitivement en occitan. Cela donne le recueil « Gaubi d'enfant » (« Grâce enfantine »), publié en 1907, qui établit sa réputation de « felibre charretier », ce qui apportait la preuve qu'avec Charlon Rieu et Guilhem Laforêt, le mouvement disposait d'une assise populaire.

Cela ne correspondait pas à la réalité, mais désormais Guilhem Laforêt était reconnu comme un écrivain et il participe à la vie félibréenne alors très agitée. En effet, à Père Devoluy, protestant et d'un caractère autoritaire et à ses amis qui refusent une langue occitane totale, s'opposent les catholiques intégristes, les royalistes et les futurs occitanistes. Le résultat de ces alliances hétéroclites et contradictoires qui luttent contre le clan Devoluy est le pugilat qui se déroule lors du banquet félibréen de Saint-Gille, en 1909, au cours duquel Laforêt assène un coup de poing au pauvre Pau Mariéton que j'ai déjà présenté dans ces colonnes et qui y perdra une dent. À la suite de cet incident, notre félibre-charretier demeurera en marge du *Félibrige* jusqu'en 1931.

Mais, cela est de la petite histoire... En 1909, il publie « Lei ferigolas sant-gilencas » (« Les thymes de Saint-Gilles »), poèmes dans lesquels il parle des beautés du pays, et en 1934,

« Nivolàs » (« Nuages noirs »), où il pleure ses deuils. Socialiste, son anti-cléricalisme est farouche et cela apparaît dans la pièce « Ramond VI » (« Raymond VI ») dont la valeur dramatique est très limitée.

La poésie de Guilhem Laforêt est faite essentiellement de bons sentiments, et dans l'ensemble elle est assez médiocre. Finalement, son œuvre de loin la meilleure est « Pron que tengan » (« Pourvu qu'ils tiennent »), publiée en 1936. Il s'agit de chroniques de la guerre de 14-18 dans lesquelles il met en scène et stigmatise avec un humour grinçant, les civils de l'arrière qui prétendaient faire œuvre patriotique en encourageant ceux qui se faisaient tuer dans les tranchées. Les personnages, croqués sur le vif, même s'ils sont travestis, étaient reconnaissables pour les contemporains. Et certaines de ces chroniques mériteraient une réédition car parfois, elles sont encore d'actualité !

I POLIT LAIDET, LE MÉDECIN FABULISTE

Parmi les personnages qui ont le plus œuvré en faveur de la renaissance littéraire occitane du XIX^{ème} siècle, on trouve le médecin Ipolit Laidet qui pourtant demeure presque inconnu.

Ipolit Antòni Onorat Laidet est un bourgeois par son origine sociale et par son métier de médecin qui, à l'époque, le classait dans les notables. Il est né à Marseille sous la période révolutionnaire, le 1^{er} novembre 1795. Il y est décédé à 89 ans, le 18 octobre 1884. Cela veut dire qu'il parcourt tout le XIX^{ème} siècle, partant de la période de déclin de la littérature populaire occitane sous le règne de Napoléon 1^{er}, puis sa remontée à partir de la Restauration, et enfin la naissance du *Félibrige* opposé aux trobaires auxquels il se rattachait.

En effet, Ipolit Laidet qui a commencé par traduire des fables de La Fontaine, mais aussi à en écrire lui-même probablement pour ses amis à l'occasion des repas qui les réunissaient, a collaboré au journal de Josèp Desanat, *Lo Bolhabaissa (La Bouillabaisse)*, dès son second numéro, en février 1841. Il poursuivra cette collaboration jusqu'à la disparition de la publication en 1845. *Lo Bolhabaissa* est la première tentative partiellement réussie de rassemblement des écrivains occitans de toute l'Occitanie, puisque les collaborateurs sont dispersés entre Toulouse et Grasse. Quelques années plus tard, son nom figure dans les auteurs qui collaborent au journal de Joan-Baptista Gaut, *Lo Gai Saber (Le Gai Savoir)*, qui fait un nouvel essai de rassemblement entre 1853 et 1855.

Et voilà qu'en 1857, il publie une traduction en vers provençaux des fables de La Fontaine, dont certaines ont d'ailleurs déjà fait l'objet d'une publications dans les revues précédemment citées. Elle sera l'objet de plusieurs articles élogieux dont l'un notamment, de Bouillon-Landais.

Outre les fables qui très bien traduites, ou plus exactement interprétés, et qui correspondent à une véritable recreation, Ipolit Laidet a adopté l'orthographe scientifique d'Honorat. Il la baptise évidemment « d'étymologique », alors qu'en réalité elle est phonologique, s'opposant au système patoisant des félibres qui viennent de créer leur société en 1854. Et dans la préface, il fait une démonstration qui tourne en ridicule Roumanille, et par voie de conséquence Mistral qui pourtant se situe à un niveau bien supérieur à celui du premier personnage, mais qui s'est laissé influencer par celui-ci. Certes, une telle démonstration est facile et le risque de réplique presque nul à partir du moment que l'on se situe sur un plan exclusivement scientifique. Mais, il ne faut pas oublier que les considérations sentimentales et l'ignorance jouent un rôle non négligeable dans de tels débats. Toujours est-il que Laidet reste maître du champ de bataille, d'autant plus que le combat se livre à Marseille et qu'il dispose donc de l'appui des trobaires en sus de celui des érudits.

Par la suite, Ipolit Laidet dispersera de nouvelles fables ainsi que des poèmes de sa composition dans diverses revues occitanes et françaises, ces dernières publiant souvent à l'époque, des textes en occitan. Ainsi dans le journal de Mariús Féraud, *Lo Caçaire (Le Chasseur)*, dans *Le Mistral* ou dans *La Provence à Travers Champ*, d'Alfred Saurel.

Sur la fin de sa vie, Ipolit Laidet devait se rallier au *Félibrige*. Ce ralliement est probablement en rapport direct avec le fait que la bourgeoisie marseillaise dont il était issu, avait désormais fait la paix avec cette association. C'est en effet en 1882 qu'il rejoignit l'*Escolo de la Mar (École de la Mer)*, ce qui constituait un succès pour le *Félibrige* qui voyait ainsi l'un de ses adversaires les plus compétents faire amende honorable.

Mais, cela est de la petite histoire, car ce qui compte c'est qu'Ipolit Laidet a été un créateur occitan de valeur. Pour ce qui est, je l'ai dit, de la création littéraire, mais aussi et surtout pour ce qui est de la qualité de la langue employée. Elle n'a absolument rien à voir avec le patois artificiel félibréen. Tout au contraire, il sait concilier un occitan marseillais très

pur avec une tenue littéraire exceptionnelle. Et ses fables demeurent un modèle du genre ; elles seraient encore d'une grande utilité dans l'enseignement.

Pour la petite histoire toujours, je mentionnerai que l'un de ses derniers textes, « Miracle d'amor » (« Miracle d'amour »), une romance, fut publiée en juillet 1883, dans la revue *La Provence Poétique*, alors qu'il allait allègrement vers ses 88 ans !

ALEXANDRE LANGLADE, POÈTE-PAYSAN

Contrairement à un mythe répandu, les poètes-paysans de langue occitane sont rares. Sauf par exemple Charlon Rieu et Eugèni Lèbre en Provence, ou Joan Laurès en Languedoc, ils constituent une exception, la plupart de nos poètes étant issus de la bourgeoisie ou des milieux de travailleurs de professions spécialisés. Ce qui se comprend, car l'instruction était beaucoup plus répandue dans ces couches sociales, sans parler de possibilités de rassemblements collectifs.

Avec Felip Alexandre Langlade, né à Lansargues (Hérault), le 14 octobre 1820, nous avons l'une de ces exceptions. Il est l'aîné des 4 enfants de Joan Langlade, tonnelier, et de Francesa Lange. Il fréquente l'école du village jusqu'à 14 ans, puis il mène une vie insouciant jusqu'à 18 ans, tout en apprenant les métiers de tonnelier, de distillateur et de paysan. Il quitte la maison, s'étant brouillé avec son père, et va à Lyon où il est apprenti-pharmacien. Il abandonne cette profession, rêve de partir en Amérique, rejoint Marseille où finalement, en 1839, il signe un engagement dans l'armée qui recrute des troupes pour la guerre en Algérie. Il y fait les campagnes de 1840 et 1841, éprouvant un désenchantement devant cette guerre soi-disant civilisatrice et au cours de laquelle il assiste aux égorgements, aux pillages, à l'assassinat des enfants, au viol des femmes par les Français. À la fin de son engagement, en 1846, il quitte l'armée et reprend le domaine agricole familial qui est en ruine en raison d'une faillite de son père. Il s'y installe, rétablit la situation. En 1889, il obtient au titre d'ancien militaire, un bureau de tabac-régie qu'il tient jusqu'en 1894, ayant laissé sa propriété agricole à son fils German. Il s'était marié en 1852 avec Agata Pourchet, de Valergues, un village voisin de Lansargues. Le couple eut une fille et 3 fils, les 2 premiers étant décédés en bas âge. Lui-même meurt à Lansargues le 5 février 1900.

Sur le plan politique, Alexandre Langlade est un républicain qui jouera un rôle de premier plan dans la région de Lunel entre 1847 et la Commune. Il s'oppose au coup d'état du 2 décembre 1851, de Louis-Napoléon Bonaparte et est l'un des dirigeants de la résistance. Le résultat en sera que Lansargues dira « non » lors du plebiscite du 21 décembre suivant. Arrêté et refusant de se défendre, il ne dut son salut qu'à l'intervention d'un de ses oncles, bonapartiste, qui se porta caution pour lui. Le 4 septembre 1870, c'est lui qui proclame la République à Lansargues. Il s'engage dans la garde nationale du canton de Mauguio qui le choisit comme chef de bataillon. Désorienté au moment de la Commune, il intervient auprès de Thiers pour obtenir l'assurance que la République sera établie et fait une visite aux Communards. Il poursuivra encore durant quelques années son activité en faveur de la République, puis s'en éloignera, déçu de son embourgeoisement et de son refus de prendre en compte les aspirations des travailleurs.

C'est durant cette période d'engagement politique qu'Alexandre Langlade a fait œuvre de chansonnier satirique occitan. Dans ses chansons il s'oppose par exemple au candidat officiel au Conseil Général, à l'enseignement congrégationiste, et soutient par contre la candidature du démocrate Picard contre le candidat député officiel de l'Empire. Excellent musicien, il chantait les couplets qui soutenaient la République.

Sa carrière poétique occitane commence véritablement lors des contacts qu'il noue en 1873 avec le baron Carles de Tourtoulon, membre fondateur de la *Société pour l'Études des Langues Romanes*. Ce dernier découvre Alexandre Langlade à la lecture du manuscrit d'un de ses poèmes. Il parraine sa candidature à la société et l'incite à participer à des concours littéraires. Opposé au *Félibrige* provençal alors orienté à droite, de Tourtoulon qui est républicain, soutient le *Félibrige* languedocien auquel se rallient d'ailleurs les Provençaux démocrates et dont Langlade est désormais un élément important.

Le *Félibrige* acceptera Langlade tel qu'il est et Mistral, conscient de sa valeur, en avait fait un majoral dès 1876. Son œuvre littéraire dans laquelle on sent l'orgueil de sa naissance populaire, est un tableau de la vie du Bas-Languedoc fait de plaine et d'étangs, cela dans une langue excellente. Son poème le plus important est « L'estanh de l'Òrt » (« L'étang de l'Ort »). L'écriture de Langlade est très belle, réaliste, et elle constitue un témoignage ethnographique et linguistique de haute valeur. Ce n'est qu'en 1906, après sa mort, que son œuvre en vers a été recueillie.

En 1989, ont paru « Poésies languedociennes » d'Alexandre Langlade, en 2 volumes, avec préface et biographie de Joan-Maria Petit, éditée par l'*Association Alexandre Langlade* et le *Centre International de Documentation Occitane*. Je vous renvoie à ces ouvrages qui vous permettront de mieux apprécier l'œuvre d'un poète-paysan authentique et surtout de qualité.

L'EMPLOYÉ ABÈU LAUGIER

La Basse Provence et le Bas Languedoc ont été des terres où sont venus s'installer des gens venus du pays haut en raison de la difficulté qu'ils éprouvaient pour y vivre. Ces gens, c'était les Gavots et les Gavachs : ils étaient en quelque sorte des immigrés, mais ils parlaient la même langue que les Provençaux et les Languedociens de la « bassa », du pays bas. Un occitan qui toutefois avait moins évolué, ce qui constituait un facteur supplémentaire outre leur position sociale, pour les mépriser. Une sorte de racisme, mais qui n'a rien à voir avec celui que les tristes individus sortis des « grandes écoles », professent à l'égard des Occitans ou des Corses.

C'est ainsi que les Gavots ont été très nombreux à Marseille où il était rare qu'une famille n'ait pas eu un ancêtre venu de la montagne. Aussi le cas d'Abèu Laugier se situe dans une normalité qui a perduré jusqu'aux années 1950. Abèu Francés Danièl Laugier donc, et né à Lachau (Drôme), village situé entre Sèderon et Laragne, sur la limite avec les Hautes-Alpes, les Alpes-de-Haute-Provence et le Vaucluse, le 22 juillet 1852, où son père était tisserand. Il appartenait donc à une famille d'artisans ruraux, nombreux à cette époque ou l'économie montagnarde demeurait autarcique. D'après les renseignements qui m'ont été fournis par des personnes qui l'ont connu, sa famille et lui-même se situaient politiquement à droite : c'étaient des « fiòlis » comme l'on disait à l'époque.

Il va à l'école à Lachau où il apprend à lire et à écrire. Puis, ne trouvant pas d'emploi sur place lui permettant de subsister, il va à Marseille pour y rechercher un travail, et c'est ainsi qu'il obtient une place d'employé. Plus tard, il s'installera à son compte comme grainetier. Marié à Maria Julia Delicia Chazalon, celle-ci meurt le 9 juin 1894. Quelques années avant, le 22 juillet 1891, sa fille Mirèlha, âgée de 5 ans, était décédée. C'est donc une tragédie qu'il a vécue à ce moment. Il se remarie avec une habitante de Lachau, Madame Vilar qui vient vivre avec lui à Marseille. De nouveau veuf, il vit avec Joana Putod, et se remarie avec elle pour régulariser une situation, le 1^{er} avril 1926 ; il meurt quelques jours après, à Marseille, le 8 avril 1926. Il avait pour pseudonyme « lo Malamòrt », car sa mère avait celui de « la Malamòrta » (information de Luciana Sarlin, âgée de 94 ans en novembre 2003).

Il semble que ce soit après son arrivée à Marseille qu'il ait commencé à s'intéresser à la culture occitane. On trouve la première mention d'un texte en mars 1879. Mais, c'est à partir de 1891 qu'il commence réellement une activité dans l'écriture et l'action occitanes.

Cela se situe un peu avant qu'il ait été reçu félibre mainteneur à Manosque, en septembre 1892. C'est en effet à partir de 1891 que l'on relève des textes de sa composition dans diverses publications. Il dirigera en particulier le mensuel de Gap, *L'Étoile des Alpes*, rédigé pour une large part en français mais qui comportait chaque fois des pièces occitanes en vers ou en prose. Il s'occupait de ce mensuel à partir de Marseille où il résidait, ce qui ne l'empêchait pas de se rendre à Gap et de retourner fréquemment passer quelques jours à Lachau.

Abèu Laugier assume comme beaucoup de créateurs de son temps la contradiction entre trobaires et félibres, modernistes et traditionalistes, socialistes et réactionnaires. Ainsi, il collaborera au journal populaire de Pascau Cros, *La Sartan (La Poêle)* et à *l'Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)* en même temps qu'aux publications félibréennes telles *L'Idèa Provençala (L'Idée Provençale)*, *La Cornemuse*, *Lo Gau (Le Coq)*, sans oublier *L'Étoile des Alpes*. Ainsi, il écrit tant dans des publications progressistes que dans d'autres qui seraient plutôt à classer comme réactionnaires. De là l'importance politique de la langue pour une avancée !

Si Abèu Laugier, fidèle en cela à la mode félibréenne et à celle des rimailleurs français qui insistaient sur la poésie, a donné quelques poèmes, c'est surtout en prose qu'il s'est exprimé. D'ailleurs c'est dans ce genre qu'il a donné ses textes les plus intéressants. Il s'agit surtout de sortes de reportages sur la vie à la montagne qui, à l'époque, était très dure. Et aussi de contes qu'il a probablement entendus dans son enfance. La langue qu'il emploie est bonne et elle témoigne d'un souci de pureté qui ne se rencontre pas chez tous les auteurs. Quelques-uns de ces textes mériteraient une réédition.

En outre, il exprime le désir de défendre le pays par exemple en pronant la décentralisation, alors à la mode il est vrai. Une contradiction de plus pour un homme de droite, mais combien de ceux qui se prétendent de « gooche » ne défendent-ils pas l'inverse en se disant « démocrates » ! Au fond, Abèu Laugier constitue un parangon des contradictions qui existent chez chaque individu. Car malgré ses sentiments hérités du passé, sur le plan objectif il était progressiste. À méditer par ceux qui se prétendent « politiques » et assurent qu'ils veulent faire avancer leurs idées.

LE COMPAGNON FIDÈU LAUGIER

Avec Fidèu Laugier, nous avons l'exemple de l'un de ces poètes-ouvriers dont j'ai déjà présenté le type dans des articles précédents. Il correspond en effet exactement à ce que l'on peut considérer comme une sorte d'aristocratie ouvrière du fait de sa spécialisation.

Car d'une manière générale, les poètes-ouvriers dont l'âge d'or s'est situé entre 1830 et 1860, sont des écrivains issus de la classe ouvrière certes, mais exerçant des métiers qui demandent un certain apprentissage et une bonne qualification. En d'autres termes ils ne sont pas de simples prolétaires de base mais bien des ouvriers spécialisés qui sont souvent des artisans et qui ne travaillent pas en usine. Ou alors, dans une administration ou des ateliers appartenant à l'État, cas par exemple d'un futur révolutionnaire, proscrit de 1851, Loïs Longamazino.

Cela explique d'ailleurs que ces poètes-ouvriers, sauf exception, contesteront rarement le système capitaliste. C'est qu'ils ne cherchent pas à se distinguer de la bourgeoisie, mais bien au contraire ils désirent s'intégrer dans cette classe sociale considérée comme supérieure. Leur désir de promotion passe par cette reconnaissance de leur valeur intellectuelle. Et presque tous finiront par devenir effectivement de bons bourgeois bien dans la ligne.

Joan Baptista Fidèu Laugier ne déroge pas à cette règle. Il est né le 24 avril 1803 à La Roquebrussane (Var). Compagnon ouvrier cordonnier, ses condisciples le surnomment « Toulonnais le Génie ». Il est l'un des membres fondateurs de l'*Athénée Ouvrier*, à Marseille, en 1844 ou 1845, car l'on ne connaît pas la date exacte de création de cette association qui s'était donnée pour tâche de diffuser l'instruction auprès des ouvriers. Il collaborera aux recueils de l'*Athénée Ouvrier* qui contient des productions françaises et occitanes de membres de l'association. Plus tard, l'instruction acquise lui permettra de devenir directeur de l'école communale des Prêcheurs, à Marseille. C'est à Gémenos (B-du-R), où il s'était installé, qu'il meurt le 15 juillet 1864.

Fidèu Laugier, comme le feront d'ailleurs la plupart des poètes-ouvriers à leurs début, commencera par écrire en français. Ainsi, en 1838, il publie un poème en 7 chants, « Le compagnonnage et l'indépendance », dans lequel il vante les vertus du compagnonnage. Divers poèmes français seront ensuite publiés dans les recueils de l'*Athénée Ouvrier*, dont Alexandre Gueidon que j'ai présenté dans ces mêmes colonnes, est l'éditeur.

Ce n'est qu'un peu plus tard qu'il passe à l'occitan, et en 1853, il publie à Aix, « Lo lengatge provençau e lei francisurs » (« Le langage provençal et les franciseurs »). Sous forme d'un dialogue en vers entre un capitaine en retraite, Mr Barthélémy, et son voisin, il proteste contre la corruption que subit le provençal devant la langue dominante qu'est le français. Sur ce point, il soutient les premiers félibres avec lesquels il a d'ailleurs des contacts.

Mais il refuse de les suivre en ce qui concerne l'orthographe française qu'ils veulent imposer et qui est en contradiction avec leur désir de rétablir l'occitan dans sa dignité. C'est ainsi qu'il marque le pluriel avec un « s » ce que refusent les félibres sous le prétexte faux qu'il ne se prononcerait pas ! De même, afin de ne pas confondre la première et la troisième personne du pluriel des verbes, il marque la première par la finale « m », chose normale dans les langues latines. Bien sur, il maintient le « r » de l'infinitif, ce qui est élémentaires. Par ailleurs, il écrit un excellent provençal, mettant en pratique ce qu'il préconise pour la pureté de la langue occitane.

L'œuvre occitane de Fidèu Laugier n'est pas très abondante, mais le peu qui nous en demeure montre qu'il avait les possibilités de réaliser une production de qualité beaucoup plus importante.

LE POÈTE-PAYSAN JOAN LAURÈS

Si les poètes-ouvriers ont constitué l'exception dans les lettres, car en réalité il s'agissait surtout de petits producteurs qui travaillaient pour leur compte, il en a été de même pour les poètes-paysans ! Ce, contrairement aux désirs exprimés par le *Félibrige* qui se voulait d'extraction populaire et rurale, mais ne put jamais parvenir à avoir « ses paysans » pour des raisons que je n'évoquerai pas ici. Mais il reste que de telles exceptions ont existé ! Un cas précis nous en est fourni par Joan Pèire Laurès.

Celui-ci est né à Villeneuve-lès-Béziers (Hérault), en juillet 1822, dans une famille de paysans. Très tôt il participe aux travaux des champs et après de courtes études primaires, il devient ouvrier agricole. Il parvient à acquérir près du village de Cers, non loin de Villeneuve, une petite ferme qu'il baptisera « La Grasseta ». Il y passera toute son existence, défrichant la garrigue pour y planter des vignes, des céréales, des légumes et travaillant durement pour élever les 8 enfants qu'il avait eu de 2 mariages. Il s'éteint à Béziers le 20 janvier 1902.

Après l'école du village où il n'avait reçu qu'une brève initiation aux lettres, plus tard son maître lui prêta alors qu'il était jeune journalier dans une métairie, un recueil de poésies de Jansemin (*La Marseillaise*, 27 septembre 1998), dont la renommée était alors éclatante. Sa lecture détermina chez le jeune homme une vocation irrésistible, et désormais il voua un amour passionné à la muse. Chaque soir, après avoir déposé la houe, il prenait la plume pour noircir du papier.

Il participe aux concours littéraires occitans organisés par la *Société Archéologique de Béziers*, et en 1856, il y décroche le rameau d'argent pour l'un de ses poèmes. Son premier ouvrage dans lequel figure d'ailleurs ce poème, est publié en 1877 sous le titre bien choisi de « Lo campèstre » (« La campagne »). Il s'agit d'un recueil de poésies dans lequel on sent, à côté d'un sentiment chrétien affirmé et sincère, un amour naturel pour la terre et le pays, avec des tableaux pleins de fraîcheur. On a là non pas un rimailleur, mais bien un rimeur possédant un sens poétique.

La même année, il fait paraître une carnavelade en un acte et en vers, « Los braconiers o lo repàs de l'ase » (« Les braconniers ou le repas de l'âne »), et en 1894 et 1895, d'autres carnavelades, sortes de comédies qui étaient jouées à l'occasion du Carnaval. Mais, il n'était pas un auteur dramatique, car il est très supérieur dans la poésie villageoise. Cependant, cette tentative théâtrale fut loin d'être inutile car elle est à l'origine de la vocation d'Emili Barthe (*La Marseillaise*, 7 octobre 1999) qu'il conseilla, et, qui devait être le plus grand dramaturge occitan d'avant la seconde guerre mondiale. En 1901, peu avant sa mort, paraît le poème en 16 chants, « Jan de Calais » (« Jean de Calais »). En outre, il a écrit des contes et quelques études, dont l'une notamment sur les frères Rigaud, de Montpellier.

Bien entendu, le succès et la notoriété de Joan Laurès ne pouvaient laisser indifférent Mistral qui cherchait à étendre l'influence du *Félibrige* dans la région de Béziers. Par ailleurs, Joan Laurès est admis comme membre de la *Société Archéologique*. En 1892, il est coopté majoral du *Félibrige* afin de remplacer le comte Carles de Tourtoulon, démissionnaire, confortant ainsi la présence du *Félibrige* dans le Biterrois. Prééminence qui ne devait d'ailleurs pas durer très longtemps.

La langue de Joan Laurès est bonne, avec une tendance nette pour une purification et un vocabulaire plus choisi au fur et à mesure que l'auteur acquiert de la pratique. Elle constitue un bon modèle d'écriture populaire.

LE TROBAIRE-PAYSAN VICTORIN LAVISON

Les poètes-paysans sont assez rares, et en tout cas bien moins nombreux que ce l'a prétendu une soi-disant critique félibréenne qui considérait que l'occitan était lié à la ruralité. D'ailleurs, la plupart des trobaires sont non des ruraux, mais bel et bien des urbains ! Ce qui est normal, la ville étant toujours en avance sur la campagne.

Mais cela ne veut pas dire qu'il n'y ait pas eu de poètes-paysans. Bien au contraire ! Cependant, il faut, dans le cadre d'une étude sérieuse, comprendre qu'ils sont minoritaires ce qui n'a rien à voir avec la valeur personnelle de chaque créateur. Un exemple de poète-paysan nous est fourni par Victorin Lavison. Celui-ci est né le 6 décembre 1856, à La Fare-les-Oliviers (B-du-R), village situé entre Berre et Aix-en-Provence qui est devenu aujourd'hui une cité approchant la dizaine de milliers d'habitants.

Issu d'une famille de paysans, il a lui-même été paysan dans son village où il a passé toute sa vie à travailler son bien. Il était aussi musicien amateur, et jouait de la clarinette. C'est d'ailleurs comme musicien qu'il a effectué son service militaire à Marseille. Républicain et laïque, c'est-à-dire considéré comme progressiste à cette époque, il prit plusieurs fois la parole à l'occasion de diverses commémorations et des fêtes des écoles laïques. Son mariage avait été une réussite, mais fut bientôt suivi d'une série de malheurs : il perdit ainsi ses deux premiers enfants, un garçon et une fille, en bas âge, et sa fille aînée fut emportée à 20 ans, le 12 décembre 1918, par l'épidémie de grippe espagnole qui ravagea l'Europe après la première guerre mondiale. Lui-même est décédé à La Fare le 21 septembre 1936.

De même que la plupart des écrivains occitans de son époque, il avait appris le français à l'école. Pourtant, c'est dans cette langue, celle des maîtres et du prestige social, qu'il commença à rimer. Et c'est poussé par Eugène Roustan, avocat à Aix-en-Provence, et par Francis Vidal (1832-1911), également natif de la capitale historique de la Provence, écrivain et musicien occitan, typographe de métier avant de devenir conservateur de la Bibliothèque Méjanes, correcteur des épreuves du dictionnaire de Mistral, qu'il passe à la poésie.

Il semble que l'influence de Francis Vidal ait été déterminante car dans l'un de ses poèmes, Victorin Lavison lui exprime sa reconnaissance. De plus, sur les 29 poèmes occitans de Lavison que j'ai entre les mains et qui m'ont été communiqués il y a déjà assez longtemps par monsieur J. Delaye, le nom de Francis Vidal est mentionné dans 5 d'entre eux. Mais, il a eu des rapports avec d'autres félibres, dont notamment Pau Roman, que j'ai précédemment présenté dans ces colonnes. Et il été membre de l'*Escolo de Lar (École de Lar)*, association félibréenne aixoise fondée entre autre par Francis Vidal.

La poésie de Victorin Lavison est marquée par la douleur d'un père qui a perdu ses enfants. Elle est souvent mélancolique ce qui se conçoit aisément. Patriote, comme cela était dans la ligne après la « der des ders », il demande que les Allemands paient pour les malheurs qu'ils ont provoqués, car pour lui, ils sont les seuls responsables du conflit... Depuis on a remis les choses au point ! Et il a écrit un poème « Ais enfants de mon vilatgi mòrts per la patria » (« Aux enfants de mon village morts pour la patrie »), dont 5 vers sont aujourd'hui gravés sur le monument aux morts de La Fare.

Dans ses textes, on s'aperçoit que si Victorin Lavison est influencé par le *Félibrige*, il a dû apprendre l'orthographe dite mistralienne (en réalité de Roumanille), empiriquement. Et l'on constate qu'il a aussi fréquenté les trobaires puisqu'il note souvent les diphtongues à la mode française ainsi que les « s » du pluriel, ce qui est d'ailleurs parfaitement logique dans une langue moderne et rationnelle.

Sa poésie, sans atteindre au chef-d'œuvre, est honorable et vaut largement celle de poètes ou plutôt de rimeurs de langue occitane ou française de son temps. Certains de ses textes pourraient être connus au moins des élèves qui étudient notre langue dans la région de La Fare.

JULI LEJOURDAN, ÉCRIVAIN SOCIAL DU SECOND EMPIRE

Parmi les auteurs qui se sont révélés après la reprise de l'occitan dans l'écriture vers les années 1840, il faut citer notamment Juli Lejourdan dont la création se situe surtout entre 1850 et 1870, c'est-à-dire sous la Second Empire.

Son, ou plutôt ses vrais prénoms étaient Joan Pau Gabrièu. Il naquit le 4 octobre 1819, au numéro 19 de la rue de la Prison, près de l'actuelle mairie de Marseille, c'est-à-dire en plein quartier bourgeois de cette époque. Cela se comprend lorsque l'on sait que son grand-père était l'ancien magistrat et député conventionnel Estève Joan Lejourdan, et que son père, propriétaire au moment de la naissance du petit Juli, devint ensuite notaire à Gémenos, proche d'Aubagne, où il emmena l'enfant lorsqu'il s'établit dans ce village.

Il fit d'excellentes études, et si plus tard il devint courtier au lieu d'être magistrat ou d'exercer une profession judiciaire, c'est qu'il devait avoir le tempérament bohème. Il mourut dans sa ville natale le 20 février 1881.

Ses débuts se situent en 1851, avec en particulier le poème « Lo testament dau paure mòrt » (« Le testament du pauvre mort »), où l'on trouve déjà sa tendance à décrire les malheurs des pauvres gens liée à une inspiration religieuse. Il continuera dans cette voie qui ressemble un peu à ce que l'on trouve chez le Victor Hugo des « Misérables », avec la même année « Adrò sus lei capòtas » (« Haro sur les capotes »), où il fustige les bourgeois marseillaises qui se lèvent à onze heures et se font servir par de pauvres filles qui, elles, sont debout depuis quatre heures du matin !

La question sociale est clairement posée, mais aussi la diglossie. En effet, la bourgeoisie tente de s'exprimer en français, en l'occurrence évidemment le francitan, cependant que la domestique parle, elle, en occitan, donc en patois pour les êtres dits supérieurs ! Diglossie qui pourra bien un jour disparaître, mais ne supprimera pas les niveaux sociaux : sous l'actuel système, on parlera le français avec l'accent pointu peut-être, et plus probablement l'anglais, mais cela tout en étant inscrit au chômage !

Outre cet engagement social qui peut passer sous l'Empire autoritaire parce qu'il se situe hors de toute allusion politique et qui, pour tourner la censure se présente comme une leçon de morale, Juli Lejourdan a aussi largement utilisé la veine comique et le réalisme. Il présente par exemple les petits métiers, mais là, l'engagement social de l'auteur réapparaît.

La plupart de ces œuvres ont été chantées ou déclamées sur les scènes petites et grandes, telles celles de l'Alcazar ou du Casino (devenu plus tard le théâtre des Variétés).

Juli Lejourdan a aussi obtenu un beau succès avec un vaudeville en un acte écrit en collaboration avec Josèp Gal, auteur que je présenterai une autre fois, « Lei malurs d'un gardi d'octroà » (« Les malheurs d'un garde d'octroi »), qui a connu de nombreuses représentations et de multiples reprises.

Il a collaboré à diverses publications occitanes, et en particuliers à celles de Mariús Féraud, telles *L'Abelha Provençala* (*L'Abeille Provençale*), *Lo Rabalhair* (*Le Ramasseur*) devenu *Lo Caçaire* (*Le Chasseur*), *Lo Galòl Provençau* (*Le Joyeux Provençal*).

Il savait se mettre au goût du jour, ce qui a assuré la durée de son succès. Ainsi, après ses poèmes et chansons sociaux où le sentiment religieux était présent, il est passé à la déclamation comique, et sur la fin de sa vie, il a écrit des textes que l'on peut qualifier de cochons. Cet opportunisme explique l'extrême popularité dont il a joui.

La preuve de celle-ci nous est fournie par le fait qu'il a gagné sa vie plus grâce au produit de ses productions écrites qu'aux commissions que lui procurait son activité de courtier !

Sa langue est souvent francisée. C'est qu'il écrivait rapidement, avec facilité, sur l'inspiration du moment afin de répondre immédiatement aux sollicitations de l'actualité, et il

travaillait peu ses textes.

Cela ne l'a pas empêché de donner parfois de petits chefs-d'œuvres. C'est le cas du poème « Lei paureis anhèus » (« Les pauvres agneaux »), qui ne comporte que vingt vers, mais dont Mistral a écrit: « *Donariáu dètz paginas de Mirèlha per aver escrich aquò !* » (« *Je donnerais dix pages de Mireille pour avoir écrit cela* »).

Contrairement donc à ce que certains ont prétendu, Juli Lejourdan, malgré les défauts de son œuvre, mérite une bonne place dans la création occitane sous le Second Empire, encore peu connue et qu'il convient de sortir de l'ombre.

LE NOTAIRE VICTOR LIEUTAUD

Parmi les écrivains occitans qui ont eu une influence majeure dans le développement de la renaissance littéraire du XIX^{ème} siècle tant en raison de leur action propre que de la qualité de leur œuvre, on doit citer Victor Lieutaud. Celui-ci demeure pourtant peu connu, ayant été négligé par la critique et les études, ce qui constitue de bonnes raisons pour vous le présenter.

Il est né à Apt (Vaucluse), dans une famille catholique de la bourgeoisie, le 8 mai 1844. Il effectue de bonnes études au séminaire. Bien que ne possédant que les ordres mineurs, il porte la robe et devient précepteur dans la famille August Daillan, à Maillane, vers 1865. C'est là qu'il fait la connaissance de Mistral et devient félibre. D'ailleurs, Mistral qui le tient en grande estime lui dédiera en 1871, après la défaite de la France face à la Prusse et aux états allemands et la Commune, l'un de ses poèmes célèbres qui marque son revirement politique à droite, « Lo rocàs de Sisife » (« Le rocher de Sisyphé »). Victor Lieutaud qui a abandonné les ordres, occupe à ce moment un poste de bibliothécaire et archiviste à la Ville de Marseille. Il le conservera jusqu'en 1881, où suite à l'accusation d'avoir fait relier des ouvrages personnels aux frais de la Ville, il sera licencié (information qui m'a été communiquée par Jörgi Reboul). Il deviendra alors notaire à Volonne, près de Sisteron, dans les Alpes-de-Haute-Provence, alors encore Basses-Alpes. C'est là qu'il mourra le 24 décembre 1926, à l'âge de 82 ans. Il s'était marié en 1880 avec Bèrta Loupin, de Volonne, dont la famille tenait une étude notariale et qui a donné elle-même quelques textes en occitan. Deux de leurs enfants devaient périr durant la guerre impérialiste de 14-18. Un autre, Ausiàs, devait devenir un bon écrivain et chercheur occitan ; il fut juge de paix à Laragne (Hautes-Alpes), où il mourut en 1947. Je reviendrai sur Bèrta Lieutaud et sur ce dernier dans un prochain article.

Durant son séjour à Marseille, Victor Lieutaud crée en 1871, une association, *L'Auba Provençala* (*L'Aube Provençale*), dont outre l'étude des textes en occitan et la diffusion de la langue, l'un des buts consistait à poser des plaques rédigées en langue occitane dans divers lieux de Provence. Ce fut notamment le cas à Grasse à l'occasion d'une fête en l'honneur de Bellaud de la Bellaudière, en 1879.

Par ailleurs, en 1872-73, fut organisé un concours afin d'ériger au sommet du mont Venturi (Sainte-Victoire), une croix monumentale comportant des inscriptions en grec, en latin, en occitan et en français. Il y eut plus d'une centaine de textes d'adressés qui furent ensuite publiés dans un ouvrage dont l'introduction est de Victor Lieutaud.

Ce dernier participera en grande partie à l'élaboration du règlement du Félibrige officiellement fondé en 1876 et dont il deviendra l'un des majoraux, c'est-à-dire des dirigeants. Mais curieusement *L'Auba Provençala* n'adhèrera au *Félibrige* qu'en 1878 ! Après quelques essais de publications, l'association disparaîtra probablement en raison du changement de résidence de Victor Lieutaud qui vivra désormais à Volonne. Cela ne l'empêcha pas toutefois d'assumer la charge de chancelier du *Félibrige* jusqu'en 1888.

L'œuvre de Victor Lieutaud doit être divisée en deux parties. D'une part celle concernant ses recherches linguistiques, historiques et littéraires, d'autre part celle concernant les créations poétiques.

C'est ainsi qu'il a publié divers textes occitans classiques des XIV^{ème} et XV^{ème} siècles avec des commentaires, et que ses études historiques sont toutes en rapport, précisément, avec la langue historique d'ici ou le latin, le français n'arrivant que bien plus tard.

Pour ce qui est de sa production littéraire, elle est très soignée, témoignant d'un art sûr, mais est dispersée dans de nombreuses revues n'ayant jamais été recueillie en volumes. Ainsi, Victor Lieutaud est l'auteur de plusieurs strophes du cantique « Per Nòstra-Dama de Malhana » (« Pour Notre-Dame de Maillane »), composé pour commémorer l'épidémie de

choléra de 1854 qui avait atteint le village. Surtout, et outre diverses autres pièces, on doit citer « Mariús », poème en vers assonancés et « Un amor », poème en trente strophes.

Victor Lieurtaud a collaboré à de très nombreuses publications tant en occitan qu'en français, et en particulier à *La Revue de Marseille*, *La Revue des Langues Romanes*, *Lo Provençau (Le Provençal)*, *Lo Brusç (La Ruche)*, *Lo Gau (Le Coq)*, *l'Armanac Provençau (Almanach Provençal)*... De plus, son sens de la propagande, très développé, lui fit publier des enveloppes portant sur la face arrière des renseignements sur l'histoire, la littérature, la chanson, les proverbes occitans.

BÈRTA E AUSIÀS LIEUTAUD

J'ai précédemment présenté le curieux personnage qu'était Victor Lieutaud, notaire à Volonne (Alpes-de-Haute-Provence), écrivain de talent, chercheur et érudit remarquable, et l'un des organisateurs du *Félibrige* dont il fut majoral et chancelier.

C'est en 1880 qu'il se maria avec Bèrta Loupin. Celle-ci est née à Volonne en 1850, dans une famille bourgeoise nombreuse. Son oncle et parrain était Alèxis Marrot, de Digne, qui fut le premier à étudier scientifiquement le problème de la Fontaine de Vaucluse et à s'occuper du reboisement dans les Alpes. Ce à une époque où les bergers y étaient absolument opposés, comme d'ailleurs aujourd'hui les plus ignorants d'entre eux à propos du retour du loup : comme quoi lorsque vous êtes dans la modernité, tous les réactionnaires s'opposent aux forces de progrès et utilisent pour cela toutes les falsifications.

Elle accomplit de bonnes études et évidemment les prétendants se présentèrent pour demander sa main suivant les convenances d'alors. Elle en refusa 38 ! Le trente-neuvième fut Victor Lieutaud qu'elle accepta finalement. Encore fallut-il toute la pression de son oncle et de sa famille. Voyage de noces en Espagne où les nòvis sont reçus en particulier par les Catalans alors en train de recouvrer leur esprit national, à Valence et à Barcelone.

Et c'est Victor Lieutaud qui, licencié de son poste de Bibliothécaire-archiviste de la Ville de Marseille en raison d'une sombre affaire, reprend l'étude notariale que la famille de son épouse tenait depuis plusieurs générations.

Bèrta Lieutaud, devenue félibresse après son mariage, commence à écrire en occitan. Elle est l'auteur d'un certain nombre de poèmes et surtout, en 1886, à l'occasion de la Santa-Estèla (Sainte-Estelle), fête annuelle des félibres qui se déroula à Gap, d'une scène, « La fiera dei mèstres d'escòla » (« La foire des maîtres d'école »), qui est une évocation du Queyras d'autrefois, ce qui nous ramène à une époque antérieure à 1850. C'est-à-dire lorsque les conditions de vie dans la montagne constituaient un combat quotidien pour ne pas mourir de faim. C'est aussi elle qui préside les fêtes félibréennes de Digne en 1888, et de Manosque en 1892. Au cours de cette dernière fut célébrée la mémoire du lexicographe Avril que j'ai déjà présenté dans un autre article, et dont elle était la cousine.

Victor et Bèrta Lieutaud eurent 5 enfants, dont une fille qui mourut alors qu'elle était encore toute petite, et 2 garçons, Maimè et Donin, qui périrent durant la guerre de 14-18, ce qui laissa les parents désespérés. Victor Lieutaud en eut ses jours abrégés par la douleur et aussi par les difficultés matérielles. Quant à son épouse, elle meurt en mai 1936, ayant trouvé une certaine paix dans la pratique de la religion.

L'un des enfants des Lieutaud, Ausiàs, poursuivit une carrière d'écrivain et de chercheur occitan jusqu'à sa mort survenue en septembre 1947, à Laragne (Hautes-Alpes), où il était juge de paix. Il signait généralement ses écrits sous le pseudonyme « Ausiàs d'Auteuil ».

En tant qu'écrivain, il a donné des articles en prose dont certains ont été publiés vers 1930-35 dans l'*Armanac Marselhés* (*Almanach Marseillais*).

Surtout, Ausiàs Lieutaud a été un chercheur. Il a poursuivi l'œuvre de son père dans le dépouillement des archives afin d'y trouver des textes en occitan. Il a également étudié les écrivains occitans des Alpes. C'est lui qui a publié les noëls inédits de l'abbé Fèlix Martin, curé de Saint-Michel-l'Observatoire qu'il trouva dans les documents conservés par Victor Lieutaud qui était son neveu. Et c'est l'abbé Fèlix Martin qui dans les années 1850 avait

enseigné à ce dernier les premiers principes de connaissances et qui, plus de 40 années plus tard, en 1892, eut pour élève précisément Ausiàs Lieutaud, donc son petit neveu !

Par ailleurs, Ausiàs Lieutaud a rédigé de nombreuses études souvent demeurées inédites sur les parlers alpins et la vie des populations montagnardes des Alpes du Sud. Il serait souhaitable que ceux de ces textes qui figurent dans les archives d'Antòni Conio, fassent l'objet d'une édition. J'ajoute qu'Ausiàs Lieutaud n'hésita jamais à employer ouvertement les noms d'occitan et d'Occitanie pour désigner les parlers et les pays d'Oc, se montrant en cela totalement mistralien et opposé aux quelques intégristes qui survivent aujourd'hui.

Quant à Maime et Donin, tués durant la Grande Guerre impérialiste, ils ont aussi écrit quelques textes en occitan.

LO CANTAIRE LOÍS LIMAT

Jusqu'à une époque récente, l'occitan était en situation, sinon de normalité, celle-ci s'étant achevée avec le premier conflit mondial, du moins très présent sur les scènes. Cela, malgré les difficultés, se maintient encore actuellement d'une façon sporadique.

La situation de quasi normalité que j'ai déjà signalée pour un artiste tel que Marc Darbon, l'une des gloires de l'Alcazar, à Marseille, dans la période 1900-1930, me permet de vous présenter aujourd'hui un autre interprète qui connut son heure de gloire, Loïs Limat.

Celui-ci est né à Alger le 26 avril 1846, et il est mort le 27 août 1920. Il débute à Marseille en 1872. De 1880 à 1895, il est le régisseur et un artiste attitré de l'Eden-Théâtre, de Marseille, qui était situé à la place Saint-Michel, la Plaine si vous préférez, et s'appela jusqu'en 1888 l'Eldorado, nom repris plus tard par un autre théâtre à la place Castellane. Mais il chante aussi à l'Alcazar et au Casino (devenu plus tard les Variétés). En 1900, il est régisseur général et vedette du Concert Parisien et des Ambassadeurs, à Paris. De 1910 à 1914, il est le régisseur général et l'artiste vedette des Concerts Patras, également à Paris. En juin 1912, il de la revue « En avion, marche », aux côtés de Mistinguet, Dorville, Boucot, etc...

C'était un artiste très doué dont le répertoire était essentiellement comique. La plupart des textes occitans qu'il a interprétés sont de cette veine.

Ainsi, au Palais de Cristal, le futur cinéma Pathé, et à l'Alcazar, il présente toute une série de chansons occitanes et de monologues, genre alors très en vogue, dont l'auteur est le plus souvent Mariús Agaton, un trobaire marseillais sur lequel je ne possède malheureusement aucun renseignement biographique.

Dans la chansonnette « A la Torreta » (« À la Tourrette »), il met en scène un jeune homme trompé par sa maîtresse, mais bien sûr cela sur le mode comique. « Ajudatz-mi a cargar que m'en vagui ! » (« Aidez-moi à charger que je m'en aille ! »), est une réflexion répétitive faite par le diseur chaque fois que quelque chose ne lui convient pas. Quant à « Ches Aimard bròssi de saussissas » (« Cher Aymard je brosse des saucisses »), expression marseillaise de l'époque signifiant que l'on a une occupation sans importance, c'est un monologue plaisant dans lequel il passe en revue ces occupations.

Un autre expression marseillaise fait l'objet d'une chansonnette qui en porte le nom, « Vai fregir de rampaus ! » (« Va frir des rameaux ! »), qui peut se traduire par : « Va te faire foutre ». Il s'agit encore d'une sorte de revue des cas où l'on dit à quelqu'un : « Vai fregir de rampaus ! ». Le texte est d'August Alezard, chansonnier marseillais qui connut le succès de 1860 à 1880.

« Buai ! dei collègas ! » (« Pouah ! des collègues ! »), monologue qui utilise des jeux de mots ce qui permet à l'interprète de faire toutes sortes de mimiques expressives. N'oublions pas qu'à cette époque, beaucoup plus qu'aujourd'hui, le jeu de scène était utilisé et la renaissance de la pantomime se produit précisément dans la seconde partie du XIX^{ème} siècle avec le célèbre mime Loïs Rouffe, qui comme par hasard était occitan. Il était le père d'Alida Rouffe.

Autre texte d'Alezard, une chansonnette cette fois, « Que volètz que l'i fagui ? » (« Que voulez-vous que j'y fasse ? »), est dans le même style comique et populaire. D'ailleurs le dernier couplet donne le ton général : « E puei sabi que siáu cornat – Que volètz que l'i fagui ? » (« Et puis je sais que je suis cocu – que voulez-vous que j'y fasse ? »).

La longue carrière de Loïs Limat s'est surtout déroulée jusqu'en 1900 à Marseille, puis ensuite à Paris où probablement, les textes occitans qu'il a présentés n'ont pas dû être nombreux. Mais cela n'est pas certain car ils pouvaient être demandés par les immigrés qui ainsi recevaient une bouffée d'air du pays.

Cette carrière montre comment les artistes, dans une situation où l'occitan était encore une langue socialisée, faisaient passer cette dernière sur la scène à travers des textes populaires.

EUGÈNI LONG, LE TROUBAIRE DE FUVEAU

Situé dans le bassin minier de Provence, entre Aix et Aubagne, Fuveau est un village où, de même que dans les localités voisines, les mineurs associaient à leur travail à la mine, celui de paysan. Évidemment, aujourd'hui les choses ont bien changé...

On y organise un festival du théâtre provençal qui connaît un grand succès. Et puis, c'est là qu'est né et a vécu un écrivain qui a joui d'une gloire locale et qui mérite de retenir notre attention, Eugèni Long.

Il est né à Fuveau, donc, le 17 novembre 1855, et y est décédé le 12 mars 1918. Il se maria en 1882, avec Constança Negrel, fille d'un boulanger, dont il eut deux enfants, Ambròsi et Juli. Ce dernier devait être tué sur le front au cours de la guerre de 14-18. Tailleur de vêtements d'hommes, il possédait un atelier dans lequel il employait une vingtaine de jeunes filles et de jeunes femmes. Son magasin avait une belle clientèle. Sur le plan religieux il était catholique pratiquant.

En cette fin de XIX^e siècle, l'occitan était encore en Provence la langue normale des relations sociales, et comme l'on disait alors, « *la lenga dau brèç* » (« *la langue du berceau* »). Il rejoignit le Félibrige, créé en rupture avec les écrivains populaires en 1854, à une date fixée de façon légendaire au 21 mai, mais dont on sait aujourd'hui qu'elle ne correspond pas à la réalité. Ce mouvement, soutenu par une partie de la bourgeoisie traditionnelle et possédant une structure panoccitane, recrutait alors un peu dans tous les milieux.

A partir des années 1880, Eugèni Long collabore à diverses publications provençales, et notamment à l'*Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)* fondé par August Marin (*La Marseillaise*). Il participe également à des concours organisés par ses amis félibres.

Il a réuni une partie de ses écrits qui comportent des poèmes, des chansons et des galéjades en prose, dans un ouvrage publié en 1906, « *Lei Fuvelencas* » (« *Les Fuveloises* »).

On ne peut pas dire que l'inspiration générale en soit très originale car la plupart des thèmes abordés sont ceux qu'utilisent les félibres : évocation du passé historique de la Provence, textes en l'honneur de certains personnages disparus ou vivants, poèmes de circonstance, glorification de la vie paysanne, glorification aussi de la « petite patrie », c'est-à-dire acceptation de la dominance extérieure... Finalement, il y a repliement sur un passé qui est idéalisé. Néanmoins, Eugèni Long manie bien la rime, et surtout, il connaît parfaitement sa langue et l'emploie d'une façon naturelle. Cela change des productions de certains félibres de l'époque, issus de l'aristocratie et qui, en raison de la gloire acquise par Mistral, se veulent provençalistes.

La partie la plus intéressante des « *Fuvelencas* », est constituée par les chansons et surtout les textes de « *romavatges* » (mot désignant les pèlerinages et les fêtes votives)

La musique des chansons d'Eugèni Long a été composée par Constanç Chayne, également de Fuveau, maître de musique, qui était le chef de la *Philharmonique* du village. L'une d'elle est devenue l'hymne local, « *La Fuvelenca* ». On a aussi la romance « *Se m'aimavas* » (« *Si tu m'aimais* »), « *La cançon dei paisans* » (« *La chanson des paysans* ») et un noël, « *L'ostalada* » (« *La maisonnée* »).

Dans les « *romavatges* », il présente des textes dont il n'est pas l'auteur, mais qui constituent un témoignage irremplaçable sur des chansons de métiers, de saisons, de mois, de carnaval, qui étaient alors en usage en Provence. Généralement, elles ne sont pas inédites, mais elles comportent les variantes qui étaient propres à la région de Fuveau. Cela permettra, dans une étude future, de parvenir à une connaissance de notre folklore (dans le bon sens du terme !) qui hélas, est parfois plus ignoré que celui de certaines tribus de Nouvelle-Guinée ! Il est vrai que le racisme, c'est toujours chez les autres... De plus, Eugèni Long a noté les musiques qui accompagnaient les textes.

Ne serait-ce que pour cela, Eugène Long a droit à une place de choix parmi les hommes qui ont participé au mouvement de renaissance occitane. Et pour être tout à fait juste, j'ajoute que certaines de ses productions font bonne figure, surtout en ce qui concerne les galéjades en prose. Elles pourraient faire l'objet d'une réédition intéressante, surtout au niveau pédagogique.

LE TROBAIRE-COMMIS LEON LONG

Parmi les auteurs populaires qui ont illustré l'occitan dans toutes les occasions de leur vie, nous trouvons Leon Long qui, bien qu'il ait relativement peu publié dans notre langue, s'est acquis une solide réputation par la déclamation de ses œuvres qu'en faisaient les artistes et lui-même.

Leon Bartomieu Long est né à Marseille le 8 mai 1840, et il y est décédé à presque 82 ans jour pour jour, le 5 mai 1922. Bien qu'il est été très connu, les renseignements biographiques sur lui sont assez restreints. Il paraît sortir d'une famille de la petite bourgeoisie marseillaise ou tout au moins d'ouvriers qualifiés puisqu'il exerça la profession de commis, ce qui correspond à une activité qualifiée ouverte à laquelle ne pouvaient guère espérer prétendre les immigrés.

Il commence à rimer très jeune en occitan et l'on trouve son nom dans le journal de Mariús Féraud, *Lo Rabalhaire (Le Ramasseur)* dès février 1862. Et il poursuivra là une collaboration qui ne s'achèvera à la fin de 1864, qu'avec la disparition du journal, dont le titre était devenu à partir de 1863, *Lo Caçaïre (Le Chasseur)*.

D'ailleurs, c'est Leon Long lui-même qui a conté dans une conférence qui fut publiée, sa rencontre avec la poésie provençale. En effet, à la fin des années 1850 et au commencement des années 1860, chaque dimanche matin, se réunissaient dans la boutique du trobair libraire et marchand de chansons Mariús Féraud, au quai du Port, les amoureux de la poésie provençale. Ils étaient alors très nombreux et c'était l'époque où triomphait la chanson occitane sur les scènes de l'Alcazar et du Casino (devenu plus tard Les Variétés). C'est là que Leon Long rencontrait d'autres rimeurs, la plupart plus âgés que lui, certains à peu près de son âge et dont l'un de ces derniers devait connaître une fin tragique. Il s'agit de Gaston Crémieux, l'avocat qui fut l'un des dirigeants de la Commune de Marseille, ce qui lui valut d'être fusillé dans les fossés du Pharo. Leon Long a accompli ses premières armes lors de ces réunions et s'est mis là tant à la littérature occitane que française.

Il a peu publié en occitan ai-je dit. Encore que cela ne soit pas négligeable et nous permet d'avoir une idée à la fois de son talent et des thèmes qu'il abordait. En général, c'est autour des phrases qu'il entendues prononcer par des personnages populaires qu'il organise une histoire comique. Ainsi avec « La gròssa Madelon » (« La grosse Madelon »), dont l'héroïne est certes Madelon, mais le héros surtout le curé de Saint-Marcel. On trouve néanmoins un certain nombre de ses textes, outre dans *Lo Rabalhaire* et *Lo Caçaïre*, dans *Lo Tròn de l'Èr (Le Tonnerre)*, *La Sartan (La Poêle)*, *l'Armanac Marselhés (Almanach Marseillais)* ainsi que dans diverses publications de langue française. Et pourtant, il a écrit de très nombreux poèmes comiques en occitan, mais il se contentait de les déclamer dans les banquets non moins nombreux auxquels il était convié !

C'est que Leon Long collaborait à pratiquement tous les journaux marseillais, souvent éphémères, qui se piquaient de faire de la littérature. Là, il signalait généralement les textes en français sous le pseudonyme de Camille Maupin, son nom étant réservé aux publications occitanes. Sa compagnie, en raison justement de son *gaubi* à débiter des poèmes en occitan, était très recherchée et rappelle un peu ce qui s'est passé pour Victor Gelu. Exemple de la sociabilité dite « méridionale », et marque d'une civilisation très différente de celle des peuples du nord.

En français, Leon Long s'est illustré par son aptitude à saisir l'actualité et à la mettre en vers. Mais, alors qu'en occitan, c'est à partir de la parole qu'il construit l'histoire, en français, c'est en s'inspirant généralement de l'événement. Ainsi, une chanson sur l'assassinat d'une femme de la rue de la République qui avait été coupée en morceaux, chose devenue

aujourd'hui banale, mais qui à l'époque avait fait sensation ! Il a également collaboré aux chansons destinées à des opérettes et il n'a pas négligé la prose en écrivant des pensées qui certes ne valent pas celles de Vauvenargues mais ont un certain mérite.

Auteur touche à tout mais auteur dont l'écriture est correcte, Leon Long mérite que l'on se souvienne de lui même s'il est maintenant bien oublié. Son œuvre occitane connue qui demeure mince pour les raisons que j'ai évoquées, mériterait d'être réunie et publiée car elle est très drôle et est rédigée dans une excellente langue.

LE POÈTE ET CHERCHEUR JOSÈP LOUBET

Parmi les personnages qui ont été le plus au fait de toutes les choses et de la petite histoire des lettres occitanes ainsi que du mouvement félibréen, il faut citer Josèp Loubet, qui par ailleurs a été un poète doté d'une grande sensibilité.

Josèp Loubet est né à Montpellier le 3 mai 1874. Il est le fils du côté maternel, d'un charpentier albigeois qui s'était fixé dans cette ville. Mais, orphelin de bonne heure, il doit gagner sa vie et il complète lui-même son instruction tout en travaillant ayant par ailleurs le goût de la poésie. Il vient s'installer à Paris en 1896. Il y fait du journalisme puis entre dans l'administration des PTT où il sera receveur des postes. Il passera toute sa vie dans la capitale ; il y décèdera le 26 janvier 1951, quinze jours après la publication de la loi Deixonne autorisant l'enseignement des langues de France..

Dès sa douzième année il lit les œuvres des grands félibres dont évidemment Mistral, et il a tout juste 15 ans lorsque Loïs Roumieux (*La Marseillaise*, 19 novembre 2000) publie dans le journal *La Cigala d'Òr (La Cigale d'Or)* ses premiers essais poétiques. Il se lie peu après avec des jeunes poètes occitans et des dirigeants du Félibrige. À ce moment il devient un ardent fédéraliste, orientation qu'il conservera durant toute sa vie. Dès son arrivée à Paris, il est introduit au café Voltaire, lieu de rassemblement des félibres de Paris par le député Maurici Faure (*La Marseillaise*, 22 novembre 2001) ; il en devient l'une des recrues les plus assidues et le plus enthousiastes. Parallèlement, il débute sa carrière de propagandiste dans l'échoppe à la fois de cordonnier et de débit de vin d'un Auvergnat où il lit à un auditoire constitué d'ouvriers et de petits employés occitans exilés à Paris, des textes de félibres et de trobaires. En 1902 paraît son premier recueil poétique, « Lei ròsas que saunan » (« Les roses qui saignent »), préfacé par Pèire Devoluy (1862-1932), alors capoulier du Félibrige.

Lorsque la *Société des Félibres de Paris* décline, il fréquente les soirées du *Provençal de Paris* où les lectures alternent avec les causeries et les représentations théâtrales. C'est durant cette période qui va jusqu'en 1914, que tout en poursuivant d'écrire des poésies et des textes en prose, il fouille les documents concernant la littérature occitane du XVI^e au XVIII^e siècle et entreprend des études philologiques.

Arrive la guerre, et afin de maintenir un lien entre les jeunes félibres mobilisés, il crée une sorte de lettre-journal tirée à une centaine d'exemplaires, *La Gazeta Lobetenca (La Gazette de Loubet)*, qu'il leur sert régulièrement et qui paraîtra sur 60 numéros de 1915 à 1917 ; il reprendra l'expérience en 1939-40 sur 13 numéros. Parmi les collaborateurs de *La Gazeta Lobetenca*, 9 seront tués sur le front durant la guerre impérialiste. Mais, Josèp Loubet avait rassemblé plus de 1500 lettres en occitan où les hommes donnaient leurs impressions sur la guerre.

En 1920 il fonde à Paris l'association *Les Amis de la Langue d'Oc* dont il sera le président jusqu'en 1938, et qui continue actuellement son activité. L'année suivante, il est coopté majoral du Félibrige et il continue son action de propagande.

Il publie diverses études ainsi que des poèmes. Il apporte sa collaboration à de nombreuses publications occitanes : *L'Alhòli (L'Aioli)*, *La Cigala d'Òr*, *l'Armanac Provençal (Almanach Provençal)*, *l'Armanac dau Ventor (Almanach du Ventoux)*, *Lo Vira-Soleu (Le Tournesol)*, *Viva Provença (Vive la Provence)*, *La Campana de Magalona (La Cloche de Maguelonne)*, *L'Idèa Provençala (L'Idée Provençale)*, *La Revue Félibréenne*, etc... À noter sa collaboration au bulletin *Lo Calen (La Lampe à Huile)*, publication de l'association marseillaise populaire de même nom dont le fondateur était Jòrgi Reboul, avec notamment un poème à l'occasion du mariage de la fille d'Antòni Conio (*La Marseillaise*, 12 avril 1992).

Bien qu'originaire de Montpellier, Josèp Loubet a peu utilisé l'occitan languedocien de cette région, sauf dans *La Campana de Magalona* et dans quelques textes. Il a généralement employé le provençal dit mistralien, probablement en raison de ses lectures initiales.

Son écriture est excellente car son occitan n'a rien de la langue apprise. Quant à sa poésie, elle est très délicate et s'inspire souvent de Mistral et surtout d'Aubanel, dont il a la vigueur réaliste, la hardiesse de la passion, la richesse du verbe et du coloris et une prosodie toute classique. En ce sens, il s'est montré plus un bon élève qu'un créateur. Mais avec l'âge mûr, les vers de Loubet se sont assagis et il y a un contraste avec ceux par exemple que l'on trouve dans « *Lei ròsas que saunan* », et la sérénité qui apparaît dans les poèmes postérieurs à la quarantaine. Là, l'émotion et la sincérité dominent.

Josèp Loubet, outre son action inlassable en faveur de la culture occitane et ses recherches sur notre littérature, a été un bon poète classique occitan qui mérite qu'on ne le néglige pas.